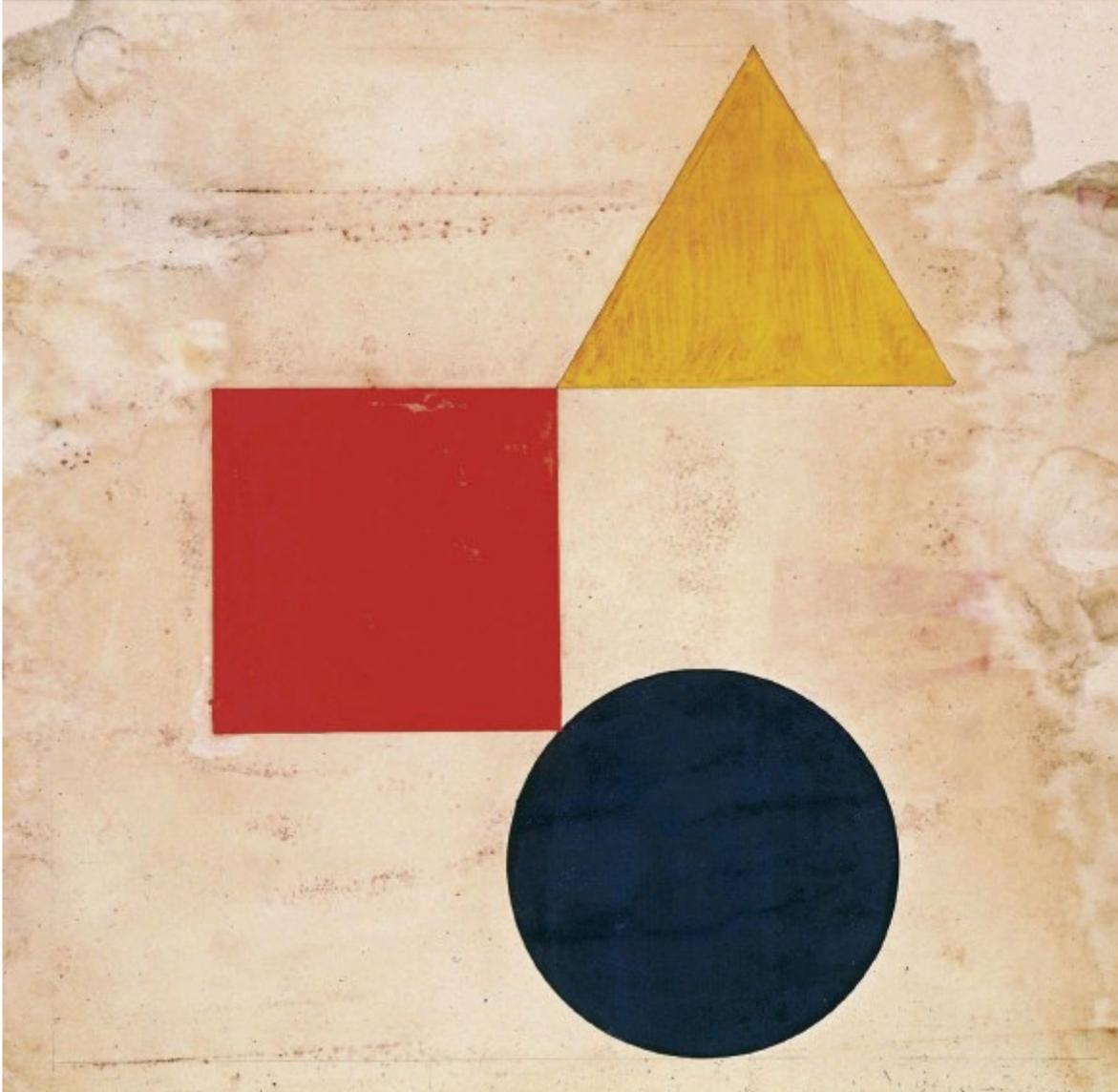


# Quand le Bauhaus voulait réinventer la beauté

Une magistrale exposition au Musée des arts décoratifs retrace l'aventure et l'héritage de l'école allemande

Le Monde · 13 Dec 2016 · emmanuelle lequeux

Une exposition au Musée des arts décoratifs, à Paris, retrace le parcours de l'école allemande



C'est l'un des plus beaux rêves du siècle passé. Réinventer le beau pour un monde en train de naître, et l'offrir à tous, sans distinction. Voilà l'utopie portée par le Bauhaus de 1919 à 1933. Quinze ans à peine, que racontent superbement les Arts décoratifs, dans une exposition sans précédent en France. Quinze ans à peine, qui virent naître des expériences par milliers, tous azimuts: la célèbre école allemande permit à ses élèves de bricoler la céramique et le bois, le métal et le tissu, la photographie et l'édition, l'architecture et la danse, sans qu'aucun domaine surpasse l'autre. Ainsi s'inventèrent tant de formes et d'objets qui, aujourd'hui encore, font partie de notre décor quotidien.

Professeurs ou élèves, à Weimar puis à Dessau, ils tentèrent dans la joie d'imaginer un art pour tous, mais aussi un art de vivre. L'exposition plonge le visiteur dans le quotidien de la singulière institution, décimée par le nazisme dès son avènement. Plutôt que d'insister sur les célébrités, elle nous propulse sur les bancs de classe, en exposant toutes sortes d'exercices de style proposés par les maîtres Vassily Kandinsky et Paul Klee, qui enseignaient la folle liberté qu'autorisent quelques couleurs de l'arc-en-ciel et deux ou trois formes géométriques. Digressions de teintes solaires et études de clairs-obscurs, jeux de surface et d'analyse des proportions... Ces dessins anonymes d'artistes oubliés font pénétrer dans le secret de l'une des principales matrices de l'esthétique du XXe siècle. Bien sûr, les icônes du design ne sont pas oubliées: du fauteuil de Gerrit Rietveld, inspiré de la rigueur de Mondrian, aux chaises à tubulure métallique de Marcel Breuer. Mais elles sont restituées avec bonheur dans le contexte d'une production des plus prolifiques. «Cette école a eu une influence sur tous les domaines de la société, on ne peut la restreindre à quelques noms», plaide Olivier Gabet, directeur du musée.

### Porosité des genres

Autre originalité de ce parcours un brin labyrinthique, qui vient se lover sous la nef: il évoque les racines du mouvement, qui se revendiqua l'héritier de toutes sortes d'écoles et d'époques. A commencer par le Moyen Age : le terme difficilement traduisible de « Bauhaus » est en effet inspiré de la Bauhütte médiévale, qui définissait l'agrégation des différentes corporations autour du chantier des cathédrales. Directeur de l'école de 1919 à 1927, Walter Gropius se montrait fasciné par ces compagnons pour qui n'existait aucune frontière entre art et artisanat. Porosité des genres qui se retrouve au Japon, autre source d'influence primordiale : «Les artistes occidentaux trouvent dans l'esthétique nippone beaucoup de réponses à leurs problématiques sociales, esthétiques ou techniques, autant qu'un désir d'épurer l'espace, décrit Olivier Gabet. Làbas, un calligraphe équivaut à un architecte ou à un potier, sans hiérarchie. » Jusqu'à sa fin, le Bauhaus mettra en pratique cette équivalence des genres.

Mais il ne serait rien sans toutes les utopies artistiques qui essaimèrent à travers l'Europe de la fin du XIXe siècle. Portés par un désir ardent de démocratiser la beauté au bénéfice du peuple, le socialiste britannique William Morris et son mouvement Arts and Crafts représentent une précieuse source. Tout comme l'Autriche Art nouveau des Wiener Werkstätte, ou le Belge Henry Van de Velde, qui créa en 1907 l'Ecole d'arts appliqués de Weimar, prémices du Bauhaus. De là vient l'idée de resserrer les liens entre artisanat et industrie, dans une perspective commerciale.

Ces origines des plus variées sont toutes évoquées en début de parcours. Arrosoir d'argent de Christophe Dresser, boîte à charbon et pot à poudre de thé de l'époque d'Edo, puisette de grès Renaissance et porte-parapluie doré... tout est déjà là ? Beaucoup, en tout cas. Mais reste à façonner l'« esprit Bauhaus », pour paraphraser le titre de l'exposition. Et d'esprit, le Bauhaus en regorgea. Si bien qu'il le nicha dans tous les détails de la vie.

Couverts, typographies, chaises et plateaux, tissus fleuris, carnets de bal, jeux d'échecs ou marionnettes: le décor de tous les jours se rêve en Gesamtkunstwerk, oeuvre d'art totale. Les nuits ne sont pas en reste : tous les prétextes sont bons à cette libertaire communauté pour célébrer la vie. «S'il est une réelle utopie au Bauhaus, c'est celle que tous vivent au quotidien, souligne Anne Monier, cocommissaire de l'exposition. Tous prônaient la vie en communauté, l'amour libre, avaient des enfants hors mariage. Voilà ce qui choquait le bourgeois. Un jour, Anni Albers a même survolé l'école en avion pour lancer des cadeaux à Paul Klee dont c'était l'anniversaire! C'est pourquoi nous tenons

beaucoup à porter l'éclairage sur leur vie de tous les jours, avec des photos de Moholy-Nagy qui joue au ping-pong en slip de bain, ou d'Herbert Bayer, le playboy du Bauhaus, nu sur la plage. » S'organisent ainsi fête du métal ou du dragon, fête des barbes, des nez et des coeurs, et même une soirée pour célébrer la naturalisation du couple Kandinsky... Ces temps de loisirs offrent l'occasion de mettre en scène une imagination débridée, l'un faisant les costumes (merveilles d'Oskar Schlemmer), l'autre les décors, un troisième la chorégraphie. « Une grande gaieté régnait là-bas, aucun n'avait le pressentiment de la montée du nazisme », conclut Anne Monier. Mais, après la fête, il est temps de retourner à l'étude. L'exposition détaille précisément ce cursus de trois ou quatre ans. D'abord, un cours préliminaire, mise à niveau obligatoire pour comprendre les propriétés des matériaux, des formes et mouvements. Puis le mystique Johannes Itten se charge d'enseigner les principes de construction d'une image, bientôt remplacé par Moholy-Nagy et Josef Albers. L'atelier céramique ? Plutôt traditionnel. L'atelier textile ? Révolutionnaire, il n'est qu'à voir la modernité des tissages d'Anni Albers, mais aussi, moins connues, les merveilleuses abstractions en jacquard de Gunta Stölz. Très inventif aussi, l'atelier métal, le plus proche de ce que l'on nomme aujourd'hui le design, où soucoupes et boules à thé rivalisent d'élégance. Mais tout l'intérêt du cursus consistait à naviguer d'un atelier à l'autre. Les élèves comme les maîtres. Ainsi voit-on grandir Josef Albers, modeste instituteur arrivé en congé sabbatique, de ses études de caractères d'imprimerie à son saladier avec couverts en bois. Il trouva finalement son médium idéal dans la peinture sur verre, qu'il porta à ses sommets en décorant la maison Sommerfeld. Hélas détruite, celle-ci est évoquée à travers quelques images, prémices des fascinants

Hommages au carré qu'Albers peignit après-guerre.

Querelles byzantines

Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes ? L'exposition ne le laisse pas accroire. La place accordée aux femmes, par exemple... Certes, elles étaient plus que bienvenues. Mais surtout au tissage ! Pour accéder au très viril atelier métal, elles se devaient de faire preuve d'un sacré tempérament, et seule Marianne Brandt remporta l'épreuve. Il fallut aussi un certain temps pour réaliser que les précieuses photographies documentant l'école étaient dues non à Moholy-Nagy (même s'il les signait), mais à sa femme, Lucia...

Le Bauhaus fut aussi déchiré entre des courants divers, du mysticisme théosophique au fonctionnalisme à tous crins, et autres querelles byzantines. Faut-il, ou pas, produire en série ? Le débat est constant. Jusqu'à ce que la seconde tendance gagne, quand se fait le déménagement à Dessau, en 1925. Le Bauhaus a désormais son bâtiment, mais échoue à concrétiser vraiment son désir du beau pour tous. Il passera huit ans dans ces locaux, eux aussi iconiques de l'architecture moderniste, avant que l'école ne décide de s'autodissoudre à la suite des pressions du pouvoir nazi. Elèves et professeurs essaient alors ses valeurs de par le monde, de Chicago à Buenos Aires en passant par Calcutta et Shanghai. Pour le meilleur, et parfois pour le pire. En 1940, un des anciens, Fritz Ertl, participe à la conception du camp de concentration d'Auschwitz. Cette dérive extrême signe la fin d'un rêve. Mais nombre de plasticiens contemporains se plaisent aujourd'hui à le ressusciter, comme le rappelle un dernier chapitre mis en scène par l'un d'eux, Mathieu Mercier. L'esprit du Bauhaus ? Même amoché, il est plus que jamais là.

L'Esprit Bauhaus, Musée des arts décoratifs, 107, rue de Rivoli, Paris 1er. Jusqu'au 26 février 2017. Du mardi au dimanche, de 11 heures à 18 heures ; le jeudi jusqu'à 21 heures. De 8,50 euros à 11 euros. [Lesartsdecoratifs.fr](http://www.lesartsdecoratifs.fr)

Couverts, typographies, chaises... le décor de tous les jours se rêve en oeuvre d'art totale Faut-il, ou pas, produire en série ? Le débat est constant. Jusqu'à ce que la seconde tendance gagne, en 1925